

**LAURENT MAUVIGNIER**

**HISTOIRES  
DE LA NUIT**

*roman*



**LES ÉDITIONS DE MINUIT**



HISTOIRES  
DE LA NUIT

## DU MÊME AUTEUR



LOIN D'EUX, *roman*, 1999 (“double”, n° 20)  
APPRENDRE À FINIR, *roman*, 2000 (“double”, n° 27)  
CEUX D'À CÔTÉ, *roman*, 2002  
SEULS, *roman*, 2004  
LE LIEN, 2005  
DANS LA FOULE, *roman*, 2006 (“double”, n° 60)  
DES HOMMES, *roman*, 2009 (“double”, n° 73)  
CE QUE J'APPELLE OUBLI, 2011  
TOUT MON AMOUR, *théâtre*, 2012  
AUTOUR DU MONDE, *roman*, 2014 (“double”, n° 105)  
RETOUR À BERRATHAM, *théâtre*, 2015  
CONTINUER, *roman*, 2016 (“double”, n° 112)  
UNE LÉGÈRE BLESSURE, *théâtre*, 2016  
VOYAGE À NEW DELHI, 2018 (“double”)

### *Aux éditions Capricci*

VISAGES D'UN RÉCIT, 2015 (livre et DVD)

LAURENT MAUVIGNIER

# HISTOIRES DE LA NUIT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ  
TIRÉE À SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES  
PAPETERIES SCHLEIPEN, NUMÉROTÉS DE 1 À 60 PLUS  
HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE  
H.-C.I À H.-C.VIII

Occitanie Livre & Lecture a accompagné l'auteur de cet ouvrage  
par une bourse d'écriture (financement Région Occitanie,  
DRAC Occitanie).  
L'auteur remercie particulièrement Eunice Charasse.

© 2020 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
ISBN 978-2-7073-4631-5

[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

*«Il y a pourtant des secrets à l'intérieur  
des secrets – toujours.»*

D. F. WALLACE  
*Le Roi pâle*



Elle le regarde par la fenêtre et ce qu'elle voit sur le parking, malgré la réverbération du soleil qui l'aveugle et l'empêche de le voir comme elle aimerait, lui, debout, adossé à ce vieux Kangoo qu'il faudra bien qu'il se décide à changer un de ces jours – comme si à l'observer elle allait pouvoir deviner ce qu'il pense, quand il se contente peut-être seulement d'attendre qu'elle sorte de cette gendarmerie où il vient de l'emmener pour la combien de fois déjà, deux ou trois en quinze jours, elle ne sait plus –, ce qu'elle voit, donc, alors qu'elle est un peu surélevée par rapport au parking qui semble légèrement incliné après le bosquet, debout près des chaises de la salle d'attente, entre une plante rachitique et un pilier de béton peint en jaune sur lequel elle pourrait lire des appels à témoins si elle prenait le temps de s'y intéresser, c'est, comme elle la domine légèrement, la surplombant et de ce fait l'observant déformée, un peu plus tassée qu'elle ne l'est réellement, la silhouette compacte mais grande, solide,

de cet homme dont elle se dit maintenant qu'elle a sans doute depuis trop longtemps pris l'habitude de le voir comme s'il était encore un enfant – non pas son enfant à elle, elle n'en a pas et n'a jamais éprouvé le désir d'en avoir –, mais un de ces gosses dont on s'occupe occasionnellement, comme un filleul ou un de ces neveux dont on peut jouir égoïstement du plaisir qu'ils nous donnent, à profiter de leur enfance sans avoir à s'encombrer des tracas que celle-ci provoque, que leur éducation génère comme autant de dégâts collatéraux inévitables.

Sur le parking, l'homme a les bras croisés – des bras robustes dans le prolongement d'épaules trapues, un cou épais, un ventre proéminent et une touffe de cheveux châtain très raides qui lui donne toujours l'air mal coiffé ou négligé. Il s'est laissé pousser la barbe, pas une barbe trop épaisse non, mais ça ne lui va pas du tout, pense-t-elle, ça accentue encore son côté bourru, cette impression qu'il laisse inmanquablement à qui ne le connaît pas, en lui donnant aussi quelque chose de plus paysan – elle serait bien incapable de dire ce que c'est qu'un *air* paysan –, l'image d'un homme qui ne veut pas sortir de sa ferme et s'y tient littéralement *enfermé*, renfrogné comme un exilé ou un saint, ou, après tout, comme elle dans sa maison. Mais elle, ce n'est pas grave, elle a soixante-neuf ans et sa vie roule tranquillement vers sa fin tandis que la sienne, à lui qui n'en a que quarante-sept, a encore un long chemin à parcourir. Elle sait aussi que derrière

l'air bourru qu'il se donne il est en réalité doux et attentionné, patient – parfois sans doute trop –, il a toujours été serviable avec elle et avec les voisins en général, à la moindre occasion il rend service, oui, sans trop réfléchir, à qui le lui demande, même si c'est à elle qu'il rend volontiers le plus grand nombre de services, comme il le fait aujourd'hui en l'accompagnant en voiture à la gendarmerie et en l'attendant pour la raccompagner au hameau, histoire de lui éviter de faire à vélo quelque chose comme sept kilomètres à l'aller et autant au retour.

Bergogne, oui.

Quand il était gosse, elle disait déjà Bergogne. Ça s'était fait très simplement, presque naturellement : un jour, elle l'avait appelé par son nom pour le taquiner ; ça avait amusé l'enfant et ça l'avait amusée elle aussi, tout ça parce qu'il imitait souvent son père, avec cet air sérieux et impliqué que peuvent prendre les enfants en jouant à l'adulte responsable. Il avait été flatté, même s'il n'avait pas vraiment perçu la pointe d'ironie et de dureté qu'elle prenait en interpellant son père par son nom, car, souvent, ce n'était pas tant pour lui faire un compliment que pour lui balancer une remarque cinglante ou pour le traiter comme une maîtresse d'école rabrouant un gosse en l'appelant le plus sèchement possible. Bergogne père et elle s'engueulaient volontiers, par habitude, comme on le fait entre amis ou en bons camarades, mais de toute

façon tout ça ne compte plus – trente ? quarante ans peut-être dilués dans la brume des années passées –, tout ça n'avait d'ailleurs jamais vraiment compté, parce qu'ils avaient toujours été suffisamment proches pour se dire leurs quatre vérités, presque comme ce vieux couple qu'ils n'avaient jamais formé et qu'ils avaient été, malgré tout, d'une certaine manière – histoire d'amour platonique et n'ayant peut-être pas trouvé d'espace pour se vivre, même en rêve, ni pour l'un ni pour l'autre –, malgré ce que les langues de vipères et les jaloux avaient pu insinuer.

C'était resté après la mort du père : Bergogne. Son nom pour parler au fils, à ce fils-là et pas aux deux autres. Depuis, si c'était sans la moindre ironie, juste par habitude, c'était toujours avec ce ton à la fois dur et avec une nuance de supériorité ou d'autorité dans la voix dont elle ne se rendait pas compte, quand elle l'appelait pour lui demander de lui rapporter deux ou trois trucs du Super U, s'il passait en ville, ou de l'y emmener s'il y allait – une *ville*, ça, ce bourg de trois mille habitants –, mais aussi avec cette douceur de l'enfance que lui percevait en creux,

Bergogne, tu m'emmènes,

comme si elle lui avait murmuré à l'oreille mon petit, mon chaton, mon garçon, mon trésor, dans un pli caché de la rudesse de son nom à lui ou dans celui de sa voix à elle, dans la façon qu'elle avait de le prononcer.

Autrefois, elle venait pour les vacances dans une vieille maison très chic au bord de la rivière, et tout le monde la regardait comme une grande dame, vaguement aristocrate et surtout vaguement folle – une artiste parisienne exubérante et barrée –, en se demandant bien ce qu'elle venait chercher comme repos ici, à La Bassée, réapparaissant même de plus en plus souvent, restant chaque fois de plus en plus longtemps, jusqu'à ce qu'un jour elle débarque définitivement, cette fois sans mari dans ses bagages – ce qu'elle avait fait de son banquier de mari on ne le saurait pas –, venue s'installer avec une partie de son argent à lui, ça, c'était sûr, même si personne ne savait pourquoi elle avait décidé de s'enterrer dans un bled pareil alors qu'elle aurait pu s'installer au soleil, au bord de la mer, dans des pays plus accueillants, plus doux, moins quelconques, non, ça, personne ne le saurait, se le demandant longtemps parce que, même s'ils aiment leur région, les gens ne sont pas cons au point de ne pas voir combien elle est banale et quelconque quand elle est comme ici, plate et pluvieuse, avec zéro touriste pour venir se frotter à l'ennui qui se dégage de ses sentiers, de ses rues, de ses murs détrempés – et sinon pourquoi auraient-ils tous rêvé un jour ou l'autre d'en foutre le camp ?

Elle avait dit que c'était ici et pas ailleurs qu'elle voulait vivre, vieillir, mourir – que les autres se gardent le soleil et la Toscane, la Méditerranée et Miami, merci bien. Elle, folle jusqu'au bout, avait préféré s'installer à La Bassée et n'avait même pas voulu acheter ni visiter

aucune des trois belles maisons du centre-ville, qui avaient pourtant l'air de castelets plutôt pas mal imités, façon grand style, tourelles, poutres apparentes, colombages et pigeonniers, dépendances. Mais non, elle avait préféré vivre au milieu de nulle part, répétant que pour elle rien n'était mieux que ce nulle part, vous vous rendez compte, au milieu de nulle part, dans la cambrousse, un endroit dont personne ne parle jamais et où il n'y a rien à voir ni à faire mais qu'elle aimait, disait-elle, à tel point qu'elle avait fini par quitter sa vie d'avant, la vie parisienne et les galeries de peinture et toute la frénésie, l'hystérie, l'argent et les fêtes qu'on fantasmait autour de sa vie, pour venir se mettre à travailler vraiment, racontait-elle, se colleter enfin avec son art dans un endroit où on lui foutrait la paix. Elle était peintre, et que ce vieux Bergogne père, qui lui vendait des œufs, du lait, qui tuait le cochon et le vidait jusqu'à la dernière goutte de sang dans sa cour, qui passait sa vie les pieds dans des bottes en caoutchouc pleines de merde et du sang des animaux, crotté de terre en été et de boue les onze mois qui restaient de l'année, que lui, qui possédait le hameau, soit devenu son ami, ça avait surpris, et, aussi bizarre que ça paraissait à ceux qui voulaient y voir une histoire de fesses pour la rendre seulement envisageable et compréhensible, non, ça n'avait jamais eu lieu, ni lui ni elle n'avaient manifesté la moindre attirance pour l'autre, pas la moindre ambiguïté amoureuse ou érotique, jusqu'à ce qu'un jour il lui vende l'une des maisons du

hameau, faisant d'elle sa voisine, alimentant de nouveau les rumeurs et les supputations.

Pour autant, ce n'était pas par amitié ni par envie de l'avoir tous les jours à ses côtés qu'il lui avait vendu la maison mitoyenne ; il avait, après des années à l'avoir refusé, s'obstinant à nier l'évidence, juste fini par se résigner à vendre les deux maisons que ses derniers locataires avaient quittées pour aller se jeter dans la gueule du chômage de masse au fond des cités HLM d'une ville moyenne, le laissant devant cette évidence, cette idée ou plutôt ce constat qui lui tordait le ventre et le cerveau, à savoir que tous les jeunes partaient, les uns après les autres abandonnant les hameaux, les fermes, les maisons et les exploitations, une vraie hémorragie qui laissait, de son point de vue, tout le monde indifférent ; voilà, aucun ne resterait, il n'y avait de toute façon rien à foutre à La Bassée, c'est vrai, mais entre n'avoir rien à y foutre et n'en avoir rien à foutre il y avait une nuance que personne ne semblait voir, car personne ne voulait la voir. Bergogne père avait dû admettre que ses fils non plus ne resteraient pas, qu'ils n'habiteraient avec lui aucune des maisons du hameau pour garder la ferme comme il aurait aimé, ou cru jusqu'au bout qu'ils le feraient, comme lui, avant eux, l'avait fait, et comme son père encore avant lui.

Sa femme était morte depuis longtemps, le laissant seul avec trois garçons sur les bras ; Bergogne père avait espéré qu'à eux trois ses fils seraient plus forts pour

agrandir et faire prospérer la ferme, mais il avait dû comprendre que seul Patrice resterait, les deux plus jeunes ayant vite choisi de le laisser, comme l'un des deux l'avait dit : dans sa bouse. Ils avaient tous les deux foutu le camp dès qu'ils avaient été en âge de partir, et, hélas, il n'y avait rien eu d'étonnant à ça, voilà longtemps que toute La Bassée était vouée à s'étioler, à partir en lambeaux, un monde – le sien – uniquement destiné à s'amenuiser, à se réduire, s'évanouir jusqu'à finalement s'effacer totalement du paysage – et ils peuvent appeler ça désertification s'ils veulent, ruminait-il, comme pour dire que c'est un mouvement naturel et qu'on ne pourra ni l'enrayer ni l'endiguer, mais la vérité c'est qu'ils veulent juste qu'on crève sans rien dire, qu'on reste la bave aux lèvres mais le doigt sur la couture du pantalon, bons petits soldats jusqu'au bout ; La Bassée va disparaître et c'est tout, elle ne sera pas le seul trou dont il ne restera qu'un nom – un fantôme sur une carte IGN –, sauf qu'en plus La Bassée a un nom tellement banal qu'il y en a quatre ou cinq qui ont le même, cette Bassée-là n'étant même pas celle du Nord, coincée entre Arras, Béthune et Lille, qui est une vraie ville et pas un village comme ici, bref, tout ça va être aspiré, bouffé, digéré et chié par la vie moderne et ce n'est peut-être pas plus mal. Le père Bergogne écumait de rage, tout allait disparaître, non seulement les fermes et tous les hameaux avec, mais aussi les zones pavillonnaires des années soixante qui avaient poussé avant de se rabougir et de se faner sans même avoir

eu le temps d'éclorre, avec l'usine de métallurgie qui, après de longues années d'agonie, avait fini comme tout le reste par fermer ses portes, comme avaient aussi fini en bateaux fantômes les HLM qui avaient surgi de terre, comme des pustules sur une peau malsaine, au moment où l'on croyait que La Bassée allait s'agrandir, avec ses usines flambant neuf aux noms sonnante comme ceux d'un Terminator qui allaient en remonter à la concurrence, usines dont on ne savait pas encore qu'elles étaient pourries d'amiante et portaient en elles cette mort dégueulasse qui aura finalement tué tous ceux à qui elles avaient promis la belle vie.

Ainsi, les deux frères de Patrice avaient suivi les conseils que leur mère leur avait laissés avant de mourir, ils avaient foutu le camp comme un seul homme, l'un parti vendre des chaussures à côté de Besançon et l'autre, celui qui était sans doute le plus malin mais aussi le plus prétentieux des trois, parti travailler *dans la banque*, comme il disait avec ce qu'il faut de mépris pour bien faire sentir aux autres qu'il n'avait pas l'intention de vivre comme un plouc toute sa vie, devenu guichetier ou comptable au Crédit Agricole de Pétaouchnok – du moment que c'était loin d'ici il devait avoir le sentiment d'accomplir un destin –, vivant, travaillant sans doute non pas dans une ville mais dans le bord interminable de la banlieue d'une ville. Les trois frères ne s'entendaient pas et avaient fini de se brouiller à la mort de Bergogne père, comme s'ils arrivaient enfin à la conclusion haineuse de ce que,

depuis leur enfance, ils avaient eu en partage : d'abord des jeux, puis de l'ennui et de l'indifférence, puis de l'agacement et, enfin, l'envie que chacun vole de ses propres ailes, si possible le plus éloigné des autres. Mais lui, qu'on l'appelle Pat ou Bergogne fils, par son prénom, Patrice, ou même simplement par son nom, Bergogne, avec son calme et sa lenteur habituelle, sa détermination paisible, rude, sans chichis, avait dit qu'il ne voulait pas vendre, qu'il gardait l'exploitation et qu'il resterait là jusqu'au bout, coûte que coûte, c'est-à-dire au centre géographique de leur histoire, suscitant ainsi leur réprobation, leur exaspération et leur colère, mais aussi leur incompréhension – très bien, tu te débrouilles pour nous filer notre part, avaient-ils exigé. Ce qu'il avait fait, s'endettant pour la nuit des temps et probablement très au-delà du raisonnable – mais il avait tenu bon, la ferme était restée à un Bergogne, comme son père l'avait voulu.

Du hameau, il reste ainsi aux Bergogne la maison qu'ils occupent, quelques champs, la dizaine de vaches, le lait que Patrice fournit à la laiterie qui fabrique du beurre et du fromage – pas de quoi vivre, mais assez pour ne pas mourir.

Elle, il se trouve qu'elle avait acheté la maison qui jouxtait la sienne, et qu'elle y vit depuis vingt-cinq ans. Patrice la connaît depuis au moins quarante ans, elle est un visage de son enfance, et c'est sans doute pour cette raison qu'il passe la voir tous les jours, qu'il s'est attaché à elle non pas comme à une mère qui aurait

remplacé la sienne, partie trop tôt d'un cancer, mais simplement parce qu'elle est là, faisant partie de sa vie, ayant traversé son adolescence et sa vie d'adulte en devenant, au fil des années, non pas une confidente ou une simple présence rassurante sur laquelle s'appuyer, mais on pourrait dire sa meilleure amie, car, sans avoir besoin de rien lui demander, simplement en débarquant à n'importe quel moment de la journée, en acceptant le café et la gnôle qu'elle lui sert dans un verre pas plus grand qu'un dé à coudre ou directement dans la tasse à café, il sait qu'il peut lui faire confiance et qu'elle ne le jugera pas, qu'elle sera toujours là pour lui.

Elle pense à tout ça – ou plutôt ça lui traverse l'esprit, l'histoire de Bergogne, en le regardant, en observant les flaques d'eau sur le parking encore trempé de la pluie de la matinée, malgré la lumière qui brûle les yeux sur l'asphalte troué, cabossé, et dans les flaques les reflets des nuages blancs et gris-bleu, les éclats de soleil sur la carrosserie blanche du Kangoo, un blanc aveuglant quand le soleil perce les nuages gris acier ; Bergogne fait quelques pas en l'attendant, elle le regarde encore et elle s'en veut un peu de lui faire perdre son temps, il a autre chose à faire qu'à l'attendre, elle le sait, elle est un peu agacée par tout ce temps perdu à cause de connards qui ne savent pas quoi faire de leur vie ni comment gâcher celle des autres. Mais elle ne peut pas faire comme s'il ne se passait rien, cette fois c'est un

peu différent, elle ne voudrait pas que ça devienne plus grave, et puis c'est lui qui lui a proposé de l'emmener – elle ne sait pas pourquoi depuis l'enfance il prend souvent les devants en répondant à des désirs qu'elle n'a pas encore eu le temps de formuler. Il a toujours été comme ça avec elle, non parce qu'il n'aurait pas osé la décevoir, ou parce qu'il aurait été trop impressionné par elle, dont l'allure avait toujours exprimé quelque chose d'assez différent de tout ce qu'il connaissait, et peut-être d'assez inquiétant aussi, de féroce peut-être, car avec ses cheveux longs qu'elle teint en orange depuis toujours, son maquillage et ses robes parfois trop colorées, ses lunettes en plastique épais avec le rebord couvert d'une rangée de brillants, elle aurait pu effrayer un enfant impressionnable dans une région où il n'a jamais été question pour personne d'être trop visible. Or, si elle avait toujours été excentrique, lui n'avait jamais été ni apeuré ni inquiet, ça avait été tout le contraire, et il avait tout de suite éprouvé pour elle un respect, un amour qu'elle lui rendait bien ; et là, même dans un contre-jour qui ne le flatte pas – il a beaucoup grossi depuis qu'il est marié –, elle est prise d'un élan de tendresse pour lui et pour sa patience ; elle espère seulement qu'elle ne va pas attendre des heures, ou plutôt qu'elle ne va pas le faire attendre, lui, pendant des heures.

Mais non, non, elle sait que ça ne va pas durer. Au téléphone on lui a promis que ce ne serait pas long. Et d'ailleurs, ça y est, elle entend des pas, un mouvement

derrière elle, une porte qui s'ouvre et grince, le tapotement des doigts sur un clavier, une sonnerie de téléphone, tout à coup le son de la gendarmerie monte en elle, pour elle, comme si enfin elle le percevait, y était, comme si en entendant le crissement d'une chaise de bureau sur le carrelage elle revenait dans le hall de la gendarmerie et qu'elle pouvait enfin sentir l'air un peu plus chaud du radiateur près de la plante verte, l'odeur de poussière qui s'en dégage et soudain la voix du gendarme qui l'appelle – elle se retourne et c'est le même échalas grisonnant qui est devant elle, celui de la dernière fois, qui lui avait donné son nom et son grade, qu'elle avait oubliés aussitôt sortie de la gendarmerie, pas même montée dans la voiture de Bergogne. Cette fois elle essaie de se remémorer au moins son nom et tant pis pour le grade, un nom à consonance polonaise ou russe, comme Jukievik ou Julievitch, mais ça ne lui revient pas tout de suite, ce n'est pas grave, elle vient d'entrer dans son bureau et le gendarme l'invite à s'asseoir.

Il a tendu son bras, la main grande ouverte lui désignant le siège de skaï noir qui n'est pas de première fraîcheur – elle remarque les déchirures comme des peaux mortes et très fines, ou plutôt comme des cendres de papier journal qui volent au-dessus du feu de la cheminée –, la main du gendarme, épaisse et longue, des poils bruns et blancs mêlés, une alliance en argent, et, pendant qu'elle sera en train de s'asseoir, alors qu'elle n'aura pas encore eu le temps de poser

son dos contre le dossier ni ses fesses au fond du siège, le temps seulement d'esquisser le mouvement de s'asseoir sur le bord de la chaise, de poser son sac à main sur ses genoux et de commencer à l'ouvrir – les doigts cherchant la fermeture Éclair –, que le gendarme aura eu le temps de faire le tour de son bureau et de s'asseoir d'un mouvement ferme et résolu, en calant bien ses fesses tout au fond, et, sans plus s'en rendre compte parce qu'il fait ce mouvement des dizaines de fois par jour, mécaniquement, aura d'un coup sec des talons rapproché le siège du bureau en allongeant les deux bras symétriquement, d'un geste saisissant les deux extrémités du bureau pour se tracter vers lui, hop, presque rien, il ne se verra pas même le faire et ce qu'il verra, en revanche, ce sera cette dame aux cheveux orange, dont il aura le temps de se rappeler que les deux précédentes fois il s'était fait la réflexion qu'elle avait dû être belle, le temps de remarquer comment ça lui saute aux yeux une nouvelle fois, elle avait dû être très belle, ce qui voulait dire que malgré l'âge elle l'était encore, dégageant une force, une élégance dont il s'était déjà fait la remarque les deux autres fois où elle était venue, oui, c'était rare de voir ça, une énergie pareille, quelque chose de si vif et d'intelligent dans le corps et dans les yeux. Maintenant, il regarde ces mains qui ont sorti une enveloppe de ce sac d'un rouge profond et presque noir, le temps de penser *couleur sang*, et voilà, le bras allongé vers lui

au-dessus du bureau elle tend l'enveloppe et la lettre anonyme qu'elle vient de recevoir.

Les lettres anonymes, ils ont beau ironiser, oui, ou jouer la connivence en se disant que c'est malheureusement peut-être une spécialité française, il faudrait voir, toutes les histoires pendant la seconde guerre mondiale, une spécialité campagnarde au même titre que les rillettes et le foie gras dans certaines régions, une détestable tradition, assez pitoyable et heureusement souvent sans conséquence, mais qu'on ne peut pour autant pas prendre à la légère, explique le gendarme comme il l'avait expliqué la dernière fois, avec fatalisme et un peu de lassitude ou de consternation, car, répète-t-il, derrière les lettres anonymes il y a presque toujours des aigris et des jaloux, des envieux qui n'ont rien d'autre à faire que de ressasser leur bile et croient s'en décharger en insultant un ennemi plus ou moins fictif, en l'invectivant, en le menaçant, en crachant sur lui une haine recuite par l'intermédiaire d'une feuille de papier; on n'y peut rien, et d'ailleurs, en lisant la lettre qu'elle lui a tendue, ou plutôt la survolant – il a pris ses lunettes de lecture et ne s'est pas même donné la peine de se les coller sur le nez, simplement en les tenant à une dizaine de centimètres de son visage –, pendant que de l'autre main il tient la feuille, bien que les plis de la lettre, en quatre, aient tendance à la refermer sur elle-même, comme si la lettre dévoilait à contrecœur son contenu, ces mots écrits sur un ordinateur dans une police de corps 16 tout ce qu'il y a de plus banale,

genre Courier New en gras, le tout centré et imprimé sur un papier blanc ordinaire de 80 grammes, il jette un bref coup d'œil, un souffle prolongé, un léger haussément d'épaules, en marmonnant,

C'est sûr que ce n'est pas très agréable.

Mais déjà il a reposé ses lunettes et, d'un mouvement sec, comme on le fait avec un objet trop insignifiant, il laisse retomber la lettre sur son bureau – elle est restée sur le pli avant de s'incliner puis de se coucher sur l'un des côtés –, voilà, bon, on va la faire analyser, mais comme ça n'a rien donné pour les autres, je ne vois pas pourquoi celle-ci nous donnerait plus de réponses. Les gens sont cinglés, mais quand il s'agit de faire dans les détails ils sont très forts, sûr qu'il n'y aura pas d'empreinte ni rien d'exploitable.

Il sourit en disant ça, accompagnant la fin de sa phrase par une moue dubitative ou fataliste, navrée aussi, et il se sent obligé de continuer à parler parce que la femme attend et qu'elle s'est penchée sur son siège, elle attend qu'il dise quelque chose, oui, il reprend,

En général, se défouler par écrit ça leur suffit, toute l'énergie qu'ils mettent à poster leur lettre ça les épuise suffisamment et ils en restent là.

Sauf que la lettre n'a pas été postée, dit-elle, on l'a glissée sous ma porte. Quelqu'un est venu jusque chez moi pour ça.

Le gendarme reste muet, il vient de trébucher sur ses certitudes ou sur les tentatives qu'il voulait mettre en place pour que la femme trouve ça moins grave,

car après tout on ne se contente pas de l'insulter, de la traiter de folle, cette fois on la menace. Elle a noté comment le gendarme s'est tu, a vu passer un doute dans l'expression de son visage, pli de sa bouche, yeux, sourcils, bon, bon, bon, se contente-t-il de résumer, il y a combien d'habitations chez vous ?

Le hameau, c'est tout.

Oui, et vous êtes combien dans le hameau ?

Trois maisons. Bergogne avec sa femme et sa fille. L'autre maison est à vendre, et puis moi.

Elle se tait un moment et, avant qu'il puisse répondre, car elle sait qu'il faut qu'il réponde, qu'il lui doit une réponse, qu'il dise quelque chose de rassurant au nom de la gendarmerie, de l'État ou de tout ce qu'on voudra, il se redresse sur son siège et peut-être le fait-il pivoter, le temps d'un clignement d'œil il se ressaisit, mais avant qu'il parle, qu'il esquisse ce qu'il voudrait dire, c'est elle qui prend la parole,

Mais je peux très bien me défendre vous savez,  
élevant presque la voix, répondant d'avance à ce que, à coup sûr, il ne manquera pas de dire si elle ne l'ouvre pas assez vite,

J'ai mon chien vous savez. J'ai mon chien.

Ce bleu, ce rouge, ce jaune orangé et ces coulures, ces taches vertes d'à-plats, de glacis, et ces formes brouillonnes, bouillonnantes, ces corps et ces visages qui surgissent d'un fond brun sombre et profond, d'un halo mauve et comme luminescent ou au contraire brossé, rêche, rocailleux, ténébreux, ces formes arrachées à l'obscurité par des éclats colorés ; des paysages et des corps, des corps qui sont des paysages, des paysages qui sont autre chose que des paysages mais des vies organiques, minérales, proliférant, envahissant l'espace, se répandant sur les toiles très grandes qu'elle peint – le plus souvent des formats carrés de deux mètres, parfois moins, parfois rectangulaires, mais alors verticaux et presque jamais horizontaux. Lorsqu'elle était jeune elle a beaucoup admiré Kirkeby et Pincemin, leurs peintures terriennes et colorées, mais c'était il y a si longtemps qu'elle a l'impression que cette jeune femme dont elle se souvient n'a jamais été elle.

À La Bassée, les noms des peintres contemporains ne disent rien à personne. Peut-être que la peinture qu'elle aime ou qu'elle a aimée ne dit rien à personne et qu'elle ne pourrait en parler avec personne, mais c'est tant mieux, parce qu'elle ne veut pas parler de ce qu'elle fait, elle n'aime pas parler de peinture ou d'art, c'est toujours très lassant et illusoire de parler d'art, toujours les mêmes considérations creuses et répétitives, interchangeable, des choses qu'un mauvais peintre ou qu'un bon pourrait dire également parce que tous les deux sont pareillement sincères et intelligents, même si un seul des deux a du talent, une force, une forme, une intelligence de la matière et des idées, une vision, car pour elle les artistes sont là pour avoir des visions, et c'est pourquoi elle avait réalisé une série de Cassandra qu'elle avait peintes comme si elles étaient la fragilité et la vérité égarées dans un monde où la brutalité et le mensonge sont la règle, pensant que les artistes disent la vérité ou ne disent rien, et qu'ils la disent tant qu'ils ne savent pas qu'ils la disent, alors que personne ne les croit, et *parce que* personne ne les croit. Ne pas parler mais peindre, ne pas user des forces précieuses à ergoter pour dire les mêmes banalités que les autres, mais peindre ce que la parole ne peut tenir comme promesse ; avoir la vision de ce qui n'est pas encore advenu, peindre la pomme en voyant le pommier en fleurs, l'oiseau à la place de l'œuf, se tourner vers l'avenir et l'accueillir pour son mystère et non pas pour faire celle qui sait avant les

autres, mieux que les autres, surtout pas, pas comme elle l'avait fait trop longtemps, quand elle était jeune, à philosopher et à palabrer sur tout ce qui lui tenait à cœur, à tartiner tout ce qu'elle faisait par plus de mots qu'il n'en fallait pour asphyxier dix générations d'artistes – alors non, plus un mot, ça suffit, depuis quarante ans elle rabote la langue pour ouvrir sa vision, s'ouvrir elle-même à sa vision, pour forcer son regard à s'approfondir, comme on cherche à voir dans la nuit, à se faire à l'obscurité. Elle a la chance d'avoir un art qui peut parler sans avoir à ouvrir sa gueule, alors elle ne se prive pas, elle a trouvé le bon endroit pour ça en achetant cette maison où rien n'était prêt à accueillir un atelier de peinture. Elle aurait pu choisir une maison plus adaptée, mais elle avait aimé celle-ci, le voisinage de Bergogne père la rassurait, l'éloignement du bourg aussi, et puis elle avait eu suffisamment d'argent pour casser les cloisons qui séparaient le salon de la salle à manger, transformer tout ça en une immense pièce en lissant les murs, installant des rails et des panneaux pour multiplier les surfaces où tendre les toiles et optimiser l'espace, monter des lampes spéciales, tout un système pour obtenir une lumière blanche et parfaite, naturelle, sans agressivité ni déformation des effets de couleur, pour ne pas connaître la mauvaise surprise de découvrir un jaune là où elle croyait avoir posé un blanc dès qu'elle sortirait une toile de son atelier. Elle se foutait pas mal de déglinguer sa salle à manger et son salon, de ratiboiser

ce que Bergogne père avait fait de la maison pour les anciens locataires ; elle avait payé pour avoir le droit de détruire ces pièces conçues pour recevoir, donner des dîners et des fêtes ou avoir une vie de famille, pour cultiver des relations, tout ce qu'elle n'avait plus, dont elle ne voulait plus ou dont elle n'avait pas voulu, et elle avait payé cash pour ça : avoir une maison qui soit son atelier, car tout l'intérêt c'était que l'atelier soit dans la maison et pas à côté.

Ainsi, elle passe son temps dans l'atelier et peut revenir dans l'entrée et dans la cuisine en traversant un espace grand comme une table, à peine plus ; à l'étage, elle a installé sa chambre et a gardé une des deux chambres d'amis, car parfois de vieux compagnons de jeunesse passent encore, ceux qui ne l'ont pas oubliée, qui viennent voir sa peinture et prendre des nouvelles ou en donner, qui repartent avec des toiles et les vendent pour elle, même si elle ne vend plus grand-chose – on lui dit qu'elle n'est pas assez conciliante ou docile avec le marché, qu'elle devrait se montrer un peu plus souvent dans les foires, c'est-à-dire au moins une fois de temps en temps puisqu'elle ne le fait jamais, qu'elle ne répond pas aux sollicitations des galeristes qui ont pourtant aimé son travail, ni aux courriers de ses anciens acheteurs ou mécènes, qu'il est dommage qu'elle ne fasse pas d'efforts et qu'elle tourne le dos à tout le monde, dommage pour elle et sa peinture, mais surtout dommage pour son public, elle se doit à son public, elle qui en avait un a fini par le perdre par sa

négligence, c'est bien dommage – oui, sans doute, elle répond sans doute, mais bon, elle est bien et elle n'y pense pas, elle est certainement un peu rigide et prend sa peinture trop à cœur, c'est sûr. En réalité, c'est juste que pendant qu'elle peint elle oublie qu'il faudrait qu'elle joue à l'artiste qui vend très bien son travail – ce qu'elle pourrait faire, car elle sait ce qu'elle fait, ce qu'elle peint, même si elle se laisse déborder et surprendre par les tableaux qui naissent sous ses doigts, elle sait aussi que l'inspiration ne tombe sur le râble de personne et qu'il faut travailler, lire, voir, réfléchir, penser son travail, et, le travail intellectuel accompli, alors seulement savoir l'oublier, l'anéantir, savoir lâcher prise et laisser déborder de ce monde conceptuel et réfléchi quelque chose qui vient d'en dessous, ou d'à côté, qui fait que la peinture excède le programme qu'on lui a assigné, quand tout à coup le tableau est plus intelligent, plus vivant, plus cruel aussi, souvent, que celui ou celle qui l'a peint.

Elle sait ça, elle cherche le moment où c'est la peinture qui la voit, ce moment où la rencontre a lieu entre elle et ce qu'elle peint, entre ce qu'elle peint et elle, et, bien sûr, c'est une chose qu'elle ne partage pas. Elle préfère que, comme tous les jours à l'heure où il débarque pour déjeuner chez elle, Bergogne lui raconte ce qu'il fait aux champs, lui parle des veaux, du travail en cours ou de sa femme Marion et d'Ida – surtout d'Ida, avec qui elle passe beaucoup de temps, parce que tous les jours, en sortant de l'école, Ida vient

goûter chez elle et passer du temps ici en attendant ses parents, qui rentrent souvent tard.

Aujourd'hui, Ida viendra vers dix-sept heures ; elle racontera ce qu'elle a fait à l'école, et elle, en retour, ne lui dira pas que son père l'avait emmenée le matin même à la gendarmerie, comme elle taira les mots du gendarme Filipkowski – non pas qu'elle se soit soudain souvenue de son nom, au gendarme Filipkowski, mais c'est simplement qu'elle l'avait lu sur le carton de bristol qu'il lui avait tendu à la fin de leur rendez-vous, carte sur laquelle elle avait pu lire son nom et sous lequel il avait ajouté, au stylo-bille, son numéro de portable, tout en répétant deux ou trois fois,

Vous m'appellez au moindre souci,

en insistant sur le fait qu'elle devrait l'appeler si elle recevait encore une lettre anonyme, surtout si celle-ci était glissée sous sa porte, oui, comme cette enveloppe kraft qu'elle avait trouvée la veille, tard dans la soirée, et dont elle avait parlé à Bergogne au matin non pas sur le mode de la peur, mais de l'agacement et de la colère de plus en plus mal contenue,

Ils commencent à m'emmerder, ces cons-là.

Le gendarme Filipkowski avait été clair en disant que, même imprécises, même dingues et peu crédibles, ça avait tout de même été des menaces, on avait monté d'un cran, et pas seulement par les mots, mais aussi parce qu'on était venu, qu'on avait montré qu'on pouvait se risquer jusque chez elle. On parlait tout de

même de brûler les sorcières aux cheveux orange, de nettoyer le monde des folles qui feraient mieux de rester chez elles – est-ce qu'on lui reprochait d'être parisienne, de ne pas être d'ici ? Elle qui y vivait depuis si longtemps ?

Elle avait plutôt dans l'idée qu'on lui reprochait d'avoir couché avec un ou deux hommes mariés – les choses avaient-elles été dites, sues, devinées ? ou bien avouées par les maris eux-mêmes ? –, maris avec qui elle avait dû sans doute faire l'amour quelques fois sans qu'il soit jamais question de faire d'eux des amants à temps complet et encore moins des maris – ça, c'est bon, elle avait donné –, mais peut-être qu'une femme voulait se venger ou que l'un des hommes lui en voulait d'avoir refusé de devenir sa maîtresse « officielle » ? Et le gendarme une fois encore avait voulu l'inciter à reconnaître qu'elle avait peut-être une idée de qui pourrait être à l'origine de ces courriers, de ces menaces, des insultes qui lui polluaient la tête, car les mots de ces dernières lettres l'empêchaient parfois de trouver le sommeil, mais elle avait répondu que non, elle ne savait pas et n'avait pas eu besoin de baisser les yeux ni de détourner le regard pour mentir au gendarme, elle avait pu le faire droit dans les yeux, qu'est-ce que vous voulez ? une vieille bonne femme comme moi, je n'en ai pas la moindre idée, je n'ai pas d'ennemis et je ne connais personne. Le gendarme avait eu l'air perplexe, il avait laissé traîner un court silence dubitatif, comme s'il

avait compris qu'elle n'avait pas tout dit et n'avait pas l'intention de le faire, que quelque chose en elle résistait à l'idée de dresser une liste de coupables potentiels, de se faire délatrice, sachant que de toute façon on ne pourrait rien prouver contre personne.

Tout ça, bien sûr elle ne le raconterait pas à Ida quand celle-ci entrerait dans sa maison. La fillette poserait son cartable dans l'entrée, c'est-à-dire tout de suite dans la cuisine, et irait se laver les mains dans l'évier. Elle, comme elle l'avait fait avec Bergogne lorsqu'elle était sortie de la gendarmerie, n'aurait l'air de rien, afficherait un sourire discret, parlerait d'une voix légère,

    Tout va bien ma chérie ?

avec le même ton que celui avec lequel elle avait accepté de raconter deux ou trois détails à Bergogne, pour le remercier de ce temps qu'il avait perdu à cause d'elle. Elle lui devait bien un résumé de ce qu'on lui avait dit, voilà, rien de spécial, les flics c'est comme les toubibs qui prennent des mines d'enterrement pour te dire des trucs graves, et après si tu te demandes ce que tu as entendu, tu comprends juste qu'ils n'en savent pas plus que toi. Elle avait raconté qu'ils vérifieraient les lettres pour être sûrs qu'elles provenaient de la même personne, et puis elle avait ajouté, mi-excédée mi-amusée par l'hypothèse : comme si j'avais assez d'ennemis pour que ce soit un taré différent à chaque fois – je suis sûre que c'est plutôt une tarée, une femme, j'en suis sûre, la dernière fois que je suis allée au bal, j'ai passé beaucoup de temps avec, tu sais qui, non ?

Bergogne s'était contenté de sourire ; il avait son idée mais ne lui demanderait pas s'il avait raison. Pendant que le Kangoo roulait vers le hameau, elle avait continué de parler, puis on avait fini par se taire, et elle, seulement pour passer à autre chose – car tout ça ne vaut pas le temps qu'on passe à le raconter, hein, tu ne trouves pas ? –, avait dit, Bergogne, mon petit vieux, ta barbe est totalement ridicule et ça ne te va pas du tout. Tu as pris dix ans avec ça, tu vas me faire le plaisir de raser ça, hein ? Et si tu ne le fais pas pour moi, fais-le au moins pour ta femme, je te rappelle que demain c'est son anniversaire et que tu ne lui ferais que ce cadeau-là qu'elle te serait déjà reconnaissante jusqu'à la fin des temps.

Maintenant, elle est assise au milieu de son atelier et, dans le fatras de tous les tableaux – entre ceux qui sont accrochés aux murs, ceux qui sont juste posés, ceux qui sont entassés sur les marches de l'escalier qui monte aux chambres, ceux qui ne sont pas encore montés sur un châssis et traînent enroulés comme des calicots –, elle regarde celui qui est face à elle, en plein milieu de la pièce, et qui tient, agrafé contre le mur sur lequel elle aime travailler, et qui n'est pas encore enchâssé : le portrait de la femme rouge.

Elle sait qu'il est terminé, que c'est fini – il lui manque encore un peu de bleu près des yeux. Elle hésite à aller plus loin, se dit que, quoi qu'elle fasse, plus rien ne pourra fondamentalement modifier le

tableau ni l'approfondir, que l'approfondir ce serait prendre le risque de le détruire ; la femme rouge est nue, son corps entièrement rouge – d'un rouge presque orangé, mais les ombres sont d'un rouge très pur, vibrant, vermillon, une ombre qui est une lumière colorée et non pas une nuance obscure de couleur, ce qui change tout, elle a eu beaucoup de mal à obtenir cet effet. La femme rouge transperce de sa fixité celui ou celle qui lève les yeux sur elle ; son portrait ressemble peut-être à celui de cette gamine qui est à l'origine de tout son désir de peinture, car, quand elle s'était mise à peindre, il y a déjà très longtemps, ça avait d'abord été pour se débarrasser d'une photo de David Seymour, qui l'avait obsédée longtemps, le portrait d'une petite polonaise qui dessine la maison de son enfance sur un tableau noir, dans un asile. L'enfant trace à la craie un cercle de feu, la destruction qui ravage le dessin ; on voit surtout la terreur dans les yeux de la fillette en noir – ce que capte le photographe. Elle avait vu cette image et la seule façon qu'elle avait eue de l'oublier, ou de pouvoir vivre avec, ça avait été d'en faire une peinture, qui avait été la première de ses toiles en noir et blanc, une toile large, la fillette perdue dans la blancheur brillante de la toile – son regard fou et fixe. Maintenant, plus de quarante ans après, elle se dit que la femme rouge qu'elle vient de terminer a presque la même expression hallucinée – elle porte le feu d'une maison détruite, anéantie, son souffle comme miné par celui des bombes qui explosent sur la ville. Elle pense

à ça devant la femme rouge, au milieu de son atelier, et elle n'entend pas son berger allemand qui dormait à côté d'elle il y a encore deux minutes. Elle attend que quelque chose réponde à ce qu'elle guette, un signe de vie, car il faut que la vie vienne de la peinture.

Maintenant son chien se lève parce qu'il a entendu que quelqu'un arrive, ou qui n'est pas encore arrivé, mais il sait que c'est l'heure, entre seize heures quarante-cinq et seize heures cinquante-cinq, selon les difficultés de la circulation. Au bout du chemin caillouteux qui conduit du hameau à la route mal goudronnée où on laisse les conteneurs à poubelles, route qui rejoint la départementale qu'on prend pour aller dans le bourg de La Bassée, le car scolaire va s'arrêter, sa porte s'ouvrir, et Ida, avec deux enfants des hameaux voisins, en sortira. À peine la porte se sera refermée dans son bruit de suspension hydraulique, que les trois enfants se sépareront ou ricaneront encore deux ou trois minutes, échangeront encore deux ou trois mots, puis ils partiront aussitôt l'un vers l'ouest, l'autre vers l'est, le troisième au nord ; Ida marchera et gardera les mains sur les bretelles de son cartable, sans s'intéresser à la route devant elle – elle connaît trop le moment où la route mal goudronnée, fatiguée, creusée par les successions d'hiver, d'été, de froid et de pluie, de chaleur et des roues des tracteurs, tourne sur la gauche en laissant la bande de goudron devenir un chemin de gravier blanc, aveuglant en été mais boueux le plus souvent, et presque roux alors, ou plutôt ocre, jaune, comme

il est maintenant, chargé de la flotte qu'il a plu toute la nuit et ce matin encore, encombré de flaques marronnasses profondes et larges qu'elle doit contourner et qu'elle s'amuse parfois à enjamber, avec, au bout, le hameau et les toits des trois maisons, des granges et de l'étable, chez elle, les toits verdis par endroits à cause de la mousse et des végétaux qui ont envahi les murs et ont proliféré jusqu'en haut des toits ; il y a le hameau, comme un poing fermé au milieu des champs de maïs et des pâturages où les vaches passent leurs journées à brouter ; il y a aussi des arbres qui longent la rivière séparant la terre en deux départements ; de l'autre côté, une église en pierre blanche de tuffeau, et ici, de notre côté, les peupliers, comme une armée au garde-à-vous, en rang d'oignons, longeant et ombrant la rivière. Mais tout ça c'est déjà assez loin, à pied il faut du temps pour y accéder, et traverser aussi cette espèce de minuscule bois sauvage, comme un carré d'arbres parqués dans les champs, des arbres dont on entend les feuilles et les branches bruissier dès que le vent vient de la bonne direction, apportant aussi le chant des oiseaux et où vivent les renards qui traînent un peu trop près parfois – on en a vu un dans la cour, très tôt un matin avant de partir à l'école.

Mais ce soir Ida s'intéresse seulement à la pointe de ses pieds : comment, de ses baskets jaunes, elle fait rouler la semelle sur les graviers et parfois les contourne, parfois au contraire les frappe, les projette, les envoie rouler au loin. Elle sait, Ida, alors qu'elle enjambe

les flaques, qu'elle saute par-dessus les plus grandes en faisant rebondir son cartable sur son dos, que, en arrivant, à peine franchie la grande grille qui doit être ouverte de toute façon, sur la gauche, dans l'étable, il y aura son père qui s'occupera de ses vaches ou qui sera en train de trafiquer elle ne sait jamais quoi, dans le hangar ou dans la cour, toujours dans sa combinaison bleu pétrole ; il ne la verra pas et elle n'essaiera pas de le déranger. Non, tout de suite elle ira sur la droite, dans la première maison, face à la porte-fenêtre, derrière laquelle le berger allemand l'attendra, parce que Radjah fait ça tous les jours.

Elle ouvrira et prendra la tête du chien dans ses deux mains, lui caressera les oreilles pendant qu'il essaiera de la lécher, levant la gueule vers elle, gémissant de plaisir, et elle le flattera en lui répétant,

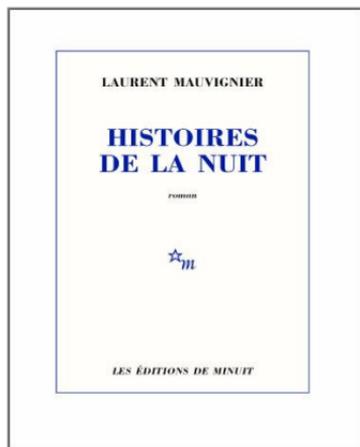
Alors mon chien, comment ça va mon chien ?

et elle avancera parce que la porte d'entrée donne directement dans la cuisine, où elle laissera tomber son cartable sans s'en rendre compte, toujours à la même place, à gauche de la porte. Elle ira se laver les mains dans l'évier, les essuiera, traversera la cuisine et ira tout de suite vers l'atelier ; elle ne posera pas de questions, même si pour elle-même elle se demandera quelle peinture va l'attendre aujourd'hui, est-ce que ce sera encore cette affreuse bonne femme rouge qui semble reluquer les gens en les menaçant d'on ne sait quoi et en montrant ses gros seins et les cuisses qui s'ouvrent, obscènes, sur ce sexe qui se dévoile sans pudeur et que

la femme rouge laisse s'étaler avec indifférence, sans provocation ni rien, comme ça, juste son corps qu'Ida n'aime pas parce que la femme a l'air sévère et surtout de la provoquer, comme si elle avait quelque chose à lui reprocher – pourquoi tu peins cette bonne femme ? hein ? Moi j'aime bien les animaux et les paysages que tu fais et même les autres femmes, mais elle, là, elle me fait peur –, c'est ce qu'elle pourrait dire si elle osait, mais elle n'osera pas et ne dira rien.

Elles vont aller dans la cuisine, Tatie va lui donner son goûter et boira son thé debout contre l'évier en inox, en écoutant ce qui s'est passé à l'école. Ensuite, après le goûter, elles pourront dessiner : Ida a promis de faire des dessins comme cadeaux pour l'anniversaire de sa mère, et Tatie a promis de l'aider.

Ida espère que Tatie les aimera bien, ses dessins, car pour elle l'avis de Tatie compte presque autant que celui de sa mère.



Cette édition électronique du livre  
*Histoires de la nuit* de Laurent Mauvignier  
a été réalisée le 11 mai 2020  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707346315).

© 2020 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)  
ISBN : 9782707346339